



Labyrinthe

40 | 2013

Comme les abeilles

L'abeille comme modèle politique

Yann Moulier Boutang



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4323>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4323

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 103-104

ISBN : 9782705688400

Référence électronique

Yann Moulier Boutang, « L'abeille comme modèle politique », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4323> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4323

Propriété intellectuelle

L'abeille comme modèle politique

Yann MOULIER BOUTANG

Si vous prenez la robe de sacre de Napoléon dans le tableau de David, qui est rigoureusement précis, quel est le symbole choisi par Napoléon ? C'est l'abeille. Le lys était exclu : il représentait la monarchie. Le bonnet phrygien représentait la révolution. Ce fut l'abeille. Il s'agit là d'un symbole, moins vivace aujourd'hui, mais dont il reste quelque chose : il y a une reconnaissance par la puissance publique, depuis très longtemps, du caractère productif, socialement productif, des abeilles. Napoléon pensait que la France, puissance agricole et paysanne, devait être prospère afin que la Grande Armée, quelque deux millions d'hommes, soit alimentée en chair à canon. La France est alors le pays le plus peuplé d'Europe : avec 26 millions d'habitants, elle compte autant que tous les autres pays d'Europe réunis. Les victoires napoléoniennes n'étaient pas que tactiques : c'étaient aussi des victoires du nombre. À la façon de Sully et d'Henri IV, Napoléon a donc soigné l'agriculture, qui avait été un peu malmenée par la Révolution et par les mouvements paysans comme la Grande Peur de 1789.

Les abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, et que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfants qui sortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement et dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, et les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une Messaline, qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour et à faire ses couches, qui pondait et logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés bourdons, et des servantes nommées ouvrières ; ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

Voltaire, « Abeilles », *Dictionnaire philosophique*, 1764.